



MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS D' ENFANT, D'ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN

PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS

ENFANT DE MOSSET (4ème partie)

Nanti du précieux Brevet Supérieur et riche d'une "excellente formation pédagogique", voilà le jeune Jacques Joseph lancé dans la vie professionnelle. C'est à Céret, dans le Vallespir, que le tout jeune Hussard Noir de la République va faire ses premières armes d'enseignant.

Sa mission -n'oublions pas qu'il s'agit d'un sacerdoce - : conduire à bon port, c'est-à-dire aux portes du CMI, 52 galopins âgés de 9 à 11 ans.

Si avoir 11 ans et "être" en CE2 vous paraît "excessif" (de nos jours un élève de CE2 est âgé, en moyenne, de 8 à 9 ans !) n'oubliez pas qu'en ce temps-là la scolarité d'un fils de paysan s'effectuait souvent en pointillés, au gré des saisons et des travaux des champs.*

Autre remarque : aujourd'hui, où psychologues scolaires et pédopsychiatres s'interrogent sur le bien fondé de la fessée, que penseraient-ils de la "tripotée" préventive que, pour asseoir son autorité naissante, Jacques Joseph Ruffiandis flanque au jeune meneur d'une éventuelle mutinerie ?

**Paysan est employé au sens premier de possesseur et cultivateur de la terre, du pays.*

DEBUTS DANS LA VIE.

Il n'y a pas de métier aussi difficile que celui d'instituteur rural, surtout pour un débutant. Instruire et éduquer une trentaine ou plus de galapiats de tout rang et de caractères divers, suivre strictement des horaires et des programmes, contenter son inspecteur primaire, son maire et toute une population souvent méfiante, et puis continuer sa culture générale et professionnelle, est une très lourde tâche.

Heureusement qu'à vingt ans, avec la belle assurance inconsciente de la jeunesse, on ne mesure pas les difficultés du chemin que l'on a choisi.

C'est avec un enthousiasme d'apôtre, que j'ai d'ailleurs toujours gardé, que je commençai ma carrière, le 1^{er} Octobre 1907 à Céret, au Cours Élémentaire 2ème année. M. Danflous, le Directeur, maître selon la vieille Ecole, m'installa solennellement et me dit que j'avais une succession difficile à relever par mon travail et mon autorité. J'avais devant moi cinquante-deux garçons de neuf à onze ans, de conditions diverses, qui me dévisageaient, les uns curieusement et avec confiance, d'autres sournoisement soupesant déjà ma poigne et cherchant à connaître les points faibles de mon caractère.

La première journée fut assez monotone et sans heurt ; c'était une journée d'organisation scolaire intérieure et de connaissance réciproque.

Le lendemain fut pour moi une journée décisive ; les deux ou trois galopins meneurs des mauvaises têtes voulurent mesurer mon autorité et voici comment ils s'y prirent.

Le matin, le plus dissipé se montra insupportable avec malice, et je fus obligé de le garder en retenue, sous ma surveillance, de onze heures à onze heures et demie. A une heure, au moment de s'asseoir à son banc, il me regarda insolemment et plaça devant lui un caillou, me signifiant par ce geste même, qu'il était décidé à me l'envoyer à la tête si je le punissais une seconde fois.

C'était grave, toute la classe nous regardait, les meneurs ricanaient derrière leurs livres. En une seconde, je mesurai la gravité de la situation : si je laissais passer cette insolence, mon autorité était fichue ; si je me livrais à une exécution théâtrale devant cinquante et un témoins, c'était une histoire avec la famille. Et cette famille, je l'appris le lendemain, était digne de son rejeton et prête à tous les esclandres. Donc, je ne pipai mot ; en continuant avec calme ma leçon de grammaire, je me levai, passai devant le pupitre de l'insolent, je pris le caillou, le considérai en riant aux yeux de l'assistance ébahie et le portai sur mon bureau, bien placé, en vue de tous.

Le soir venu, au moment de la sortie, quand les enfants passaient devant moi, sans un mot, j'empoignai le jeune polisson par le bras, l'assis violemment sur

son banc, fermai la porte et fis défilier toute ma classe vers la rue.

Puis je revins sans hâte, je traînai le galopin à mon bureau et, sans témoins, lui balançant à dix centimètres du nez la pierre accusatrice, je lui allongeai une tripotée qui lui fit, en quelques secondes, monter sensiblement la température des oreilles et des fesses.

Quand je fus calmé, je le renvoyai à sa place pour faire son devoir et je ne le lâchai qu'à six heures du soir, lui disant comme suprême consolation : "Je suis fermement décidé à traiter ainsi, quoiqu'il arrive, ceux qui ne voudront pas me respecter ; je veux que la classe marche et elle marchera, tu peux le dire à tes copains ; à demain !"

Le lendemain, la classe fut calme et le resta pendant toute l'année scolaire ; il y eut quelques anicroches comme dans toute classe, mais rien de grave.

Quant au caillou, il resta sur mon bureau et quand le petit galopin, qui ne fut jamais un bon élève, voulait regimber, il me suffisait de lui désigner d'un doigt vengeur le corps du délit pour le remettre dans le calme et le droit chemin.

Mon premier contact avec les familles fut du même genre ; c'est que les parents catalans qui ont, non le culte des ancêtres mais le culte de l'héritier, supportent tout de sa part et ne peuvent admettre que le "maître d'école" veuille rabaisser leur progéniture en exigeant de lui obéissance et respect.

Si le galopin n'apprend pas, s'il est rebelle au calcul et au français, c'est que le maître "*ne sait prendre le petit par les bons sentiments*", car ils ne peuvent croire que leur enfant n'est pas comme les autres. Bref, j'avais en classe le fils d'un petit artisan, fabriquant de bouchons, qui ne savait jamais une leçon et que je gardais avec constance tous les soirs en retenue où, miracle, la leçon était apprise en un quart d'heure.

Le jeune paresseux arrivait chez lui vers cinq heures et demie après avoir longuement flâné dans les rues du vieux Céret ou après avoir maraudé des châtaignes vers la "Font d'en Fils".

Il racontait à ses parents que je le gardais longtemps, malgré son travail, parce que "*je lui en voulais !*" Un soir, à quatre heures moins cinq, le père, furieux, ouvrit ma porte, une canne à la main et cria à toute volée en patois : "*Où il est ce maître ?*"

Je descendis de ma chaire, posément, pris l'intrus par le bras, le ramenai dans le couloir, lui fis poliment remarquer que, chez moi, on n'y entrait pas comme dans un moulin, qu'on s'y découvrait et qu'on n'y criait pas ; puis, je l'assurai que sa canne ne m'impression-

nait pas, que j'avais vingt et un ans et que je me sentais de taille à le balancer dehors, lui et son bâton, sans cérémonie et en moins de deux. Bref, nous nous expliquâmes calmement ; je fis comparaître le petit cancre ; il avoua sa paresse et ses flâneries et cet "aréou" reçut de son père, devant la classe, une correction qui lui ôta toute nouvelle envie de mensonge et de paresse...

Mes premiers contacts avec mes chefs, mon directeur et mon inspecteur, me prouvèrent qu'on n'a rien à craindre quand on accomplit sa tâche ponctuellement et ensuite que l'on trouve en général chez les supérieurs plus de gens de bon conseil que de gens portés à abuser de leur autorité.

Je compris dès ce moment que l'indépendance morale ne s'acquiert pas automatiquement, elle se gagne, elle se mérite ; et c'est juste.

Je restai un an à Céret ne fréquentant qu'un de mes cousins de Corbiac, jeune apprenti chez un de nos parents, marchand de tissus, chez

qui j'étais très cordialement reçu. J'étais encore le sauvage paysan du *mas de la Tombe* et je préférais la compagnie de mon violon dans ma petite chambrette et les bonnes courses dans les châtaigneraies aux prétentieuses flâneries du *Boulevard Saint Roch* ou aux longues parties de manille dans un café enfumé.

La campagne de Céret, avec ses montagnes rudes, sa rivière capricieuse et ses jardins remplis de cerisiers blancs, roses ou verts selon les saisons, est un régal des yeux.

En ce temps-là, de nombreux artistes séjournaient souvent dans cette petite ville calme, originale et aux environs si pittoresques.

Déodat de Séverac venait souvent y rafraîchir et renouveler la source abondante de son inspiration.

Le mois d'Août me ramena au *mas de la Tombe* ; je participai activement aux travaux des vendanges et le cinq Octobre 1908 je partis à Rodez pour accomplir mes deux années de service militaire au 122^e régiment de ligne.

Note (extraite du Petit Larousse Illustré)
Déodat de Séverac (1872 1921) : Compositeur français mort à Céret
Il a exprimé son attachement au Roussillon dans un opéra (*Le cœur du moulin*, 1909) et dans des recueils pour piano (*En Languedoc, Cerdagne*).

(À suivre)

